

DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES DU XVII^E SIÈCLE AUX INTELLECTUELS DE LA FIN DU XIX^E

DA REPÚBLICA DAS LETRAS DO SÉCULO XVII AOS INTELLECTUAIS DO FINAL
DO SÉCULO XIX

FROM THE XVII CENTURY REPUBLIC OF LETTERS TO THE INTELLECTUALS
OF THE LATE XIX

Jean-Yves Mollier¹

RÉSUMÉ : Cet article porte sur le rapport entre le monde de l'édition, de la presse et la circulation des idées, faisant un rapprochement entre la formation des élites lettrées en France et en Amérique, pendant la période qui va de la publication de l'*Encyclopédie* de Diderot à l'engagement public des intellectuels français dans l'affaire Dreyfus (1750-1900). À partir du XVII^e siècle, dans les ouvrages lus par les érudits de la *Respublica litteraria* européenne, le français prit le relais du latin, désormais associé à l'Église, ce qui assura ainsi aux XVIII^e et XIX^e siècles en Europe et en Amérique le rayonnement des philosophes des Lumières. Au XIX^e siècle, en France, les élites sont formées dans les lycées, les grandes écoles militaires – Polytechnique et Saint-Cyr –, l'École normale supérieure et les Écoles de droit et de médecine, cependant que deux grands modèles d'écoles de pensée se dessinent, l'un d'essence libérale, l'autre socialiste. Les ouvrages des auteurs français circulent en Europe et en Amérique. Les modèles français dominant aussi bien dans le monde du livre et de la presse que dans un univers symbolique, grâce au rôle pivot joué par la langue française dans les échanges culturels internationaux, dans lesquels l'on constate la prééminence de la littérature, et surtout celle du roman. Le rôle des professeurs de littérature et des revues littéraires en France consistera alors à "apprendre à lire" convenablement une œuvre. L'affaire Dreyfus et l'évolution de la carrière de Renan permettent de comprendre les mutations de la scène intellectuelle parisienne, tandis que la "littérature de trottoir" favorise le brassage des idées et des idéologies. Les autodafés de livres au XX^e siècle témoignent de la place du livre et de la lecture dans la formation des élites.

MOTS-CLÉS : République des Lettres ; histoire du livre ; formation des élites ; intellectuels ; circulation des idéologies.

RESUMO: Este artigo aborda a relação entre o mundo da edição, da imprensa e a circulação das ideias, estabelecendo um paralelo entre a formação das elites letradas na França e nas Américas, ao longo do período que vai da publicação da *Enciclopédia* de Diderot ao engajamento público dos intelectuais franceses no caso Dreyfus (1750-1900). A partir do século XVII, nas obras lidas

¹ Doutor em História pela Sorbonne - Paris I, 1986 - França; Doutor em Literatura Francesa pela Sorbonne - Paris 3, 1978 - França. Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines - Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines - Versailles - França. ORCID iD: <https://orcid.org/0000-0003-3853-8247>. E-mail : jean-yves.mollier@uvsq.fr

pelos eruditos da *Respublica litteraria* europeia, o francês substitui o latim, que ficará então associado à Igreja Católica, o que ao longo dos séculos XVIII e XIX favoreceu a difusão das Luzes, na Europa e nas Américas. No século XIX, na França, as elites recebem sua formação nos liceus, nas grandes escolas militares – *Polytechnique* e *Saint-Cyr* –, na *École normale supérieure* e nas Faculdades de Direito e Medicina, enquanto se projetam dois grandes modelos de pensamento, o primeiro de essência liberal, o outro socialista. As obras dos autores franceses circulam pela Europa e nas Américas. Os modelos franceses dominam tanto no mundo do livro e da imprensa quanto em um universo simbólico graças ao papel central assumido pela língua francesa nas trocas culturais internacionais, nas quais se observa a preeminência da literatura, e em especial a do romance. A função dos professores de literatura e das revistas literárias na França será a de “ensinar a ler” adquadamente uma obra. O Caso Dreyfus e a evolução da carreira de Renan ilustram as mutações da cena intelectual parisiense, em uma época na qual a “literatura das ruas” contribui para a porosidade das fronteiras entre as ideias e as ideologias. No século XX, os autos-de-fé de livros comprovam a importância do livro e da leitura para a formação das elites.

PALAVRAS-CHAVE: República das Letras; história do livro; formação das elites; intelectuais; circulação das ideologias.

ABSTRACT: This article discusses the relationship among the world of publishing, the press and the circulation of ideas, establishing a parallel between the formation of literate elites in France and the Americas, throughout the period from the publication of the Diderot *Encyclopaedia* to the public engagement of French intellectuals in the Dreyfus affair (1750-1900). From the seventeenth century, in the works read by the scholars of the European *Respublica litteraria*, the French language replaced Latin, later associated with the Catholic Church, which throughout the eighteenth and nineteenth centuries favored the diffusion of the Enlightenment in Europe and the Americas. In the nineteenth century, in France, elites received their training in high schools, in the great military schools - *Polytechnique* and *Saint-Cyr* -, in the *École normale supérieure* and in the Faculties of Law and Medicine, while projecting two great models of thought, the first of liberal essence, the other socialist. The works of the French authors circulate throughout Europe and the Americas. French models dominate both in the world of books and the press and in a symbolic universe thanks to the central role assumed by the French language in international cultural exchanges, in which the pre-eminence of literature, especially the novel, is possible to be observed. The role of literary teachers and literary journals in France will be to “properly teach” a work. The Dreyfus affair and Renan's career evolution illustrate the mutations of the Parisian intellectual scene at a time when “street literature” contributed to the porosity of the boundaries between ideas and ideologies. In the twentieth century, the burning of books proves the importance of printed matter and reading for the formation of the elites.

KEYWORDS: Republic of Letters; history of the book; formation of elites; intellectuals; circulation of ideologies.

1. LA CIRCULATION DES LIVRES ET LA FORMATION DES ÉLITES

Bien que notre article porte essentiellement sur la période qui va de la publication de l'*Encyclopédie* de Diderot à l'engagement public des intellectuels français dans l'affaire Dreyfus, c'est-à-dire les années 1750-1900, il nous a

semblé utile de remonter beaucoup plus loin dans le temps pour essayer de comprendre comment une culture spécifique aux élites cultivées, ou lettrées, a pu se mettre en place dans cette période. De même que la République des Lettres avait bénéficié d'une *lingua franca*, pour se répandre et se développer, le latin, du XV^e au XVII^e siècle, puis le français à partir de celui-ci, de même le sentiment d'appartenir à une communauté intellectuelle, à un univers mental ou symbolique propre aux élites de la culture au XIX^e siècle, s'appuya sur un certain nombre de lectures partagées. Plus encore qu'aux époques précédentes, la circulation des idées et celle des idéologies furent facilitées par l'existence de grands centres de formation, universités, académies ou instituts que leur rayonnement rendait attractifs. Outre l'enseignement direct des maîtres du type Michelet ou Quinet au Collège de France avant 1848, ou Renan après 1870, la fabrication à Paris de millions de livres et de centaines de journaux, imprimés directement en espagnol et en portugais, accéléra le rapprochement entre les élites européennes et celles du Nouveau Monde (COOPER-RICHET, 2011 ; 2012). On sait aujourd'hui à quel point la lecture des volumes de l'*Encyclopédie* et celle des philosophes des Lumières contribuèrent à la formation du personnel politique qui participa à la construction des jeunes nations latino-américaines. Même si on a pu, récemment, remettre en question l'appropriation personnelle de ces œuvres par Simon Bolivar et les autres révolutionnaires du continent sud-américain surtout inspirés par les modèles libéraux anglais et espagnols (VERDO, 2017, p. 444-448), leur présence dans les bibliothèques locales ne peut être mise en doute².

Au XIX^e siècle, l'exportation massive du *Catecismo historico* de Fleury, que ce soit à partir des imprimeries parisiennes ou d'autres ateliers situés en Espagne, contribua à harmoniser l'enseignement de l'histoire sainte au Mexique

² Le cas le plus patent est celui de la conjuration du Minas Gerais découverte par les autorités brésiliennes en 1789, et pour laquelle on possède une liste précieuse des livres français et anglais saisis par la police. Voir : FURTADO, 2002 ; 2016).

(BANOS, 2014) et dans d'autres pays du sous-continent. Comme cette matière était obligatoire, y compris en France et dans l'enseignement public jusqu'au début des années 1880, nul ne put échapper à ce type de lecture. Quels que soient les itinéraires biographiques ultérieurs, la trace de cette imprégnation spirituelle peut être aperçue bien au-delà des seuls cercles cléricaux. Jules Ferry lui-même ne supprima pas les « devoirs envers Dieu » des programmes scolaires qu'il supervisait en tant que ministre de l'Instruction publique dans les années 1880 et il fallut attendre la séparation des Églises et de l'État, votée par le Parlement en 1905, pour qu'ils disparaissent des livres en usage dans les classes. Comme les manuels scolaires utilisés au Mexique, en Argentine et probablement ailleurs, furent également importés de France ou imités des livres présents au catalogue des librairies Hachette et Larousse, une assez grande proximité entre les lectures des élèves des deux continents peut être déduite de ces faits que l'histoire du livre a amplement mis en évidence depuis plusieurs décennies (CHARTIER ; MARTIN, 1982-1986 ; MOLLIER, 2015a). Bien connus des chercheurs, ces travaux portent cependant plus sur la culture des masses instruites par l'école élémentaire que sur celle des élites formées dans les universités et les autres instituts, tels que l'École polytechnique à Paris, le Collège de France ou les universités d'Oxford et de Cambridge en Angleterre. Certes, la fréquentation des universités de Coimbra au Portugal, Salamanque en Espagne, ou Heidelberg en Allemagne a été souvent mentionnée dans les biographies relatives à tel ou tel intellectuel du Nouveau Monde mais on a peu étudié l'importance de la lecture d'œuvres propres à une ou plusieurs générations.

Il est probable que le livre de Tocqueville intitulé *De la démocratie en Amérique*, publié en 1835 et 1840, ou que celui de François Guizot paru au lendemain de la révolution de 1848, *De la démocratie en France*, furent de ces Bibles des nouvelles générations intellectuelles ayant suivi un enseignement supérieur. De la même façon, la *Vie de Jésus* de Renan fut un best-seller

immédiatement transporté en Amérique et qui contribua à acclimater de ce côté de l'Atlantique l'humanité du Christ, au détriment de sa divinité. Bien qu'elle ne possédât pas l'armature théorique des ouvrages patronnés par les théologiens germaniques de l'École de Tübingen, David Strauss et consorts, l'œuvre de Renan pénétra dans de nombreuses bibliothèques mexicaines, argentines ou colombiennes. C'est donc à essayer de repérer les traces laissées par les maîtres les plus reconnus des étudiants parisiens au XIX^e siècle que l'on s'attachera ici en privilégiant celles dont tout laisse à penser qu'elles pénétrèrent les esprits bien au-delà des frontières de l'hexagone national.

2. DE LA FONDATION DES PREMIERES UNIVERSITES A L'EMERGENCE D'UNE RESPUBLICA LITTERARIA DISTINCTE DE LA RESPUBLICA CHISTIANA

Dans un livre appelé à un bel avenir, le grand historien médiéviste français Jacques Le Goff a fait naître les intellectuels européens au XII^e siècle (LE GOFF, 1957), s'opposant par avance à la vision propagée par Pascal Ory et Jean-François Sirinelli dans leur manuel universitaire intitulé *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours* paru trente ans plus tard (ORY ; SIRINELLI, 1986). Sans entrer dans des débats ici sans objet, disons tout de suite que d'autres chercheurs proposent de faire remonter au XVIII^e siècle, et à l'Europe des Lumières, le véritable avènement de l'intellectuel dans le monde moderne (MASSEAU, 1994 ; WALTER, 1973). On comprend bien que de telles entreprises de fondation historique d'un groupe social reposent sur des bases radicalement différentes, interdisant de ce fait tout véritable dialogue entre leurs promoteurs. L'existence d'une population relativement nombreuse et homogène ne suffit pas à caractériser ce type social qui doit encore se séparer des pouvoirs, civils et religieux, pour devenir indépendant et véritablement autonome. Si l'on retient ces critères définitoires, c'est sans doute la publication du *Traité sur la tolérance* de Voltaire en 1763, et la défense de Calas qu'il contient, qui marque l'avènement d'un pouvoir intellectuel laïque en Occident

(BÉNICHOU, 1985). Il lui faudra plus d'un siècle pour que des centaines de professeurs et d'étudiants s'enhardissent jusqu'à pénétrer en masse dans l'espace public mais il était né autour des années 1760-1780 et ne devait plus cesser de se manifester malgré des intermittences dues aux innombrables censures et répressions auxquelles il se heurta³.

Même si les intellectuels dont parle Jacques Le Goff ne sont évidemment pas indépendants de l'Église avec laquelle ils font corps, son étude présente l'avantage de mettre en relief la redécouverte de l'Antiquité gréco-latine par les clercs et leurs maîtres aux XII^e et XIII^e siècles de l'ère chrétienne. Thomas d'Aquin est le parfait contemporain de ce mouvement qui fait jaillir le thomisme d'une récupération de l'aristotélisme, via le grec et le latin, l'arabe et l'hébreu, au profit d'une tentative révolutionnaire de conciliation entre la foi et la raison. On connaît la sentence attribuée à Bernard de Chartres : « nous sommes des nains juchés sur des épaules de géants ». Elle exprime la certitude que le progrès des connaissances évite de répéter à l'infini les mêmes erreurs et invite chacun à étudier pour parfaire son éducation. Les traducteurs furent les pionniers de la renaissance médiévale, estimait Jacques Le Goff, qui rendait ainsi hommage au travail de ces « ouvriers des mots » qui permirent à l'humanisme de se développer deux siècles plus tard. Abélard fut l'un des maîtres les plus réputés pour son indépendance d'esprit mais il le paya cher et l'Église resserra très vite les liens qui l'unissaient aux universités, soumises dès 1231, année de naissance de l'Inquisition, aux juridictions religieuses.

En forgeant l'expression de *Respublica litteraria*, dans une lettre de 1417 adressée à Francesco Barbaro (FUMAROLI, 2015, p. 24), Pétrarque allait faire apparaître un mouvement européen de relecture des auteurs anciens et de redécouverte à la fois de la *paideia* grecque et de l'*institutio* romaine, une

³ Pour un essai de périodisation des cycles de la vie intellectuelle française entre 1750 et 1914 voir MOLLIER, 2016a.

formation des élites reposant sur la méditation approfondie des grands textes. Fondée sur une exigence de culture partagée par un groupe d'hommes lisant le latin et conversant entre eux par la correspondance, cette République des Lettres va trouver en Alde Manuce et en Érasme les deux figures qui vont propulser l'humanisme au cœur de la Renaissance du continent (LOWRY, 1979 ; CROUSAZ, 2005). L'imprimerie va en effet permettre de faire circuler à une échelle inconnue auparavant les grandes œuvres redécouvertes et patiemment collationnées, copiées à la main et rassemblées dans les premières bibliothèques privées de ces collectionneurs acharnés que furent ces ancêtres des intellectuels du futur. Trop intégrée à la *Respublica cristiana*, la *Respublica litteraria* transcende certes les nations et même les religions au moment de la Réforme luthérienne puis calviniste, mais elle ne peut ni ne veut s'écarter de l'institution ecclésiastique. Cela fera le bonheur des Provinces-Unies, les actuels Pays-Bas, d'Amsterdam et de Rotterdam, la grande cité où Pierre Bayle fera imprimer son périodique, les *Nouvelles de la République des Lettres*, puis son fameux *Dictionnaire historique et critique*. Érasme résumera la philosophie qui domine les échanges entre lettrés en ces termes : « Ni la parenté, ni la consanguinité ne joignent les âmes par des liens d'amitié plus étroits que ne le fait la communauté des études » (ÉRASME apud FUMAROLI, 2015, p. 47). En 1523, il évoquera même, dans une lettre à Guillaume Budé, la *familia et natio litteratorum*, « la famille et la nation des humanistes » (ÉRASME apud FUMAROLI, 2015, p. 46), ce qui exprime avec précision la nature de cette République très particulière des érudits de la Renaissance. Le latin avait permis la multiplication des échanges et du commerce intellectuel entre gens du même monde mais le français allait prendre le relais, à partir du XVII^e siècle, et assurer le magistère des philosophes des Lumières proches de l'*Encyclopédie* au siècle suivant.

Déjà cependant on observait un double mouvement qui perdurera bien au-delà de la Renaissance ou des Lumières, la pérégrination qui fait se

rencontrer des hommes habitant l'Angleterre, l'Allemagne, les Pays-Bas, parfois la Scandinavie, avec d'autres résidant en Italie, en France, en Suisse ou dans le reste du continent, et l'échange épistolaire qui permet de jeter les bases d'une culture commune, indépendante du lieu de naissance et de la foi, ou de son absence, chez ces hommes de haute culture⁴. Partageant des curiosités intellectuelles et scientifiques très proches, ils ont le goût des antiquités, la passion de la collection, qu'il s'agisse de manuscrits, de livres, de médailles ou de curiosités naturelles, et développent une sociabilité de pairs qui, sans abolir complètement les barrières sociales, les amoindrit. La Franc Maçonnerie du XVIII^e siècle, les académies et les loges poursuivront ce mouvement en multipliant le nombre de ceux qui se retrouveront dans cette culture dont Daniel Roche a montré qu'elle ne subvertit d'ailleurs pas l'ordre établi, mais pratique plutôt l'art du compromis destiné à la protéger (ROCHE, 1978 ; 1988). Toutefois au XVII^e siècle, ce qui retient l'attention, c'est cette prééminence du français et, partant, de la lecture des œuvres en français, quel que soit sa langue maternelle. Alors que, dans la période précédente, le latin servait aux échanges de correspondances et à la rédaction des ouvrages que l'on souhaitait faire connaître à ses pairs, c'est désormais via une langue particulière que circule cette culture lettrée, savante, académique, qui unifie l'Europe de ceux qui se définissent comme des «honnêtes hommes».

Tandis que Descartes publie son *Discours de la méthode* en français à La Haye en 1637 et qu'il parcourt l'Europe jusqu'en Suède où il mourra, que Pierre Bayle s'établit à Rotterdam où paraissent dès 1684 les *Nouvelles de la République des Lettres* qui firent tant pour le développement de l'esprit critique, de la tolérance et du scepticisme, une langue se substitue à une autre et un type de lettré ou de savant à celui qui l'avait précédé. Certes, il n'est d'universitaire ou d'honnête homme qui ne lise parfaitement le latin – et Descartes fera

⁴ Sur l'athéisme éventuel à cette époque, on renverra au maître livre de Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle : la religion de Rabelais* (1942).

imprimer dans cette langue ses *Meditationes de prima philosophia* – mais en abandonnant une forme d’expression – et de pensée – qui sera désormais associée à l’Église catholique romaine, les érudits du XVII^e siècle s’engagent dans une voie qui conduit à une indépendance beaucoup plus grande vis-à-vis de l’institution ecclésiale. Là gît sans doute la différence la plus importante, la plus audacieuse aussi, avec le temps des académies italiennes contemporaines de Pétrarque ou avec celui d’Érasme et d’Alde Manuce. Quand est publiée, en 1697, la première édition du *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle, quelque chose de nouveau s’introduit dans le dialogue entre lettrés, l’obligation de penser par soi-même. Il ne s’agit plus de se hisser sur les épaules de Platon ou d’Aristote, de Cicéron ou de Sénèque, ni de s’appuyer sur la *Somme théologique* de Thomas d’Aquin pour déboucher sur une synthèse conciliant l’Antiquité gréco-romaine et l’autorité de l’Église, mais d’utiliser son entendement pour juger de toutes choses. Le passé s’efface d’une certaine façon pour céder la place au monde moderne. Les classiques continueront à être étudiés, révévés, et leurs manuscrits à être collectionnés avec amour, mais ils ne constituent plus la référence ni l’horizon d’attente des élites savantes et lettrées (BAYLE apud FUMAROLI, 2015, p. 64).

Pierre Bayle s’en est expliqué en justifiant l’emploi du français plutôt que celui du latin pour diffuser son *Dictionnaire historique et critique* et il a mis en avant la modification des structures informelles de la République des Lettres. Plus large qu’à l’époque précédente, elle ne vise plus seulement à rassembler des érudits cherchant la vérité dans les œuvres de l’Antiquité mais elle entend « divertir » (BAYLE apud FUMAROLI, 2015, p. 64), c’est-à-dire enseigner sans ennuyer, et rassembler des publics plus divers qu’ils ne l’étaient un siècle auparavant. De ce fait, les grandes bibliothèques privées s’ouvrent davantage aux langues vernaculaires et aux ouvrages récents qui vont concurrencer de plus en plus le latin dans la production imprimée. De même, les auteurs modernes s’émancipent des modèles du passé et, en France comme en Espagne,

Corneille, Racine, Molière, La Fontaine d'un côté, Cervantes, Calderon de la Barca, Lope de Vega de l'autre, écrivent et publient dans leur langue, offrant ainsi aux élites cultivées de toute l'Europe des œuvres « classiques » qui s'ajoutent aux précédentes et ne souffrent aucunement de la comparaison avec les Anciens, tous ces auteurs étant fiers d'être lus, joués, représentés, cités et appréciés de leurs contemporains dans leur langue⁵. C'est à Versailles que les dramaturges français imposent véritablement un style résolument moderne tandis que leur langue commence à s'imposer à l'ensemble de l'Europe aristocratique, devenant un peu plus tard et jusqu'en 1914, la langue officielle de la diplomatie. Grâce à cette suprématie du français, une culture tend à s'ériger en norme et à effacer ses concurrentes, quitte à leur abandonner la première place en peinture, en musique ou dans d'autres formes d'expression artistique.

3. DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES DU XVII^E SIECLE AUX LUMIÈRES DU SUIVANT

Les Provinces-Unies avaient dominé le monde de l'imprimé au XVII^e siècle mais c'est Londres qui va devenir la capitale du livre au suivant grâce au dynamisme des échanges de l'Angleterre avec ses colonies (RAVEN, 1996 ; 2001). Toutefois si John Locke est bien un précurseur des Lumières et si l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert est, au départ, un projet de traduction de la *Cyclopaedia* d'Ephraïm Chambers, les volumes de la série française n'ont rien à voir avec le modèle initial et se rattachent bien davantage au *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle, unanimement admiré (GAUDIN, 2013). Lorsqu'en 1793 les Hébertistes célèbreront le culte de la déesse Raison et proclameront leur athéisme, ils provoqueront la colère de Robespierre qui leur préférera la religion de l'Être suprême, mais ils se situaient dans un courant de

⁵ Il en est évidemment de même en Angleterre avec Shakespeare et dans les autres pays d'Europe avec les auteurs qui expriment un univers dans lequel l'Antiquité n'est plus qu'une référence parmi d'autres et non plus le point d'origine de la Vérité.

pensée qui puisait dans les Lumières sa source la plus authentique. Emmanuel Kant devait résumer cet esprit en empruntant à Horace un de ses vers : « Sapere aude ! », qu'il traduit aussitôt de cette façon : « Ose savoir ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Telle est la devise des Lumières » (KANT, 1999, p. 4). Dans cette conférence de septembre 1784, intitulée *Was ist Aufklärung ?* (« Qu'est-ce que les Lumières ? »), il précise qu'il s'agit de « faire usage de sa raison en tant que savant devant le public entier qu'est le monde des lecteurs » (KANT, 1999, p. 7), et non de s'adresser au commun des mortels en appelant à changer la forme du gouvernement.

Malgré ces restrictions qui ne sont pas minces, et qui confirment que le grand mouvement d'émancipation de la raison humaine ne concerne que la fraction éclairée de la population, celle qui lit les mêmes livres, possède la même culture et partage un horizon d'attente assez proche, ce qui se dessine en cette fin du XVIII^e siècle, c'est évidemment un changement radical d'univers mental. Si la tradition rapporte que le philosophe allemand se détourna de son parcours habituel le jour où l'annonce de la Révolution française parvint à Königsberg, c'est qu'il avait conscience que quelque chose d'inhabituel, d'extraordinaire au sens propre du terme, venait de se produire. Goethe, commentant un peu plus tard les conséquences de la bataille de Valmy, qui vit les sans-culottes français l'emporter, le 20 septembre 1792, sur les armées des princes coalisés, dira superbement : « De ce jour et de ce lieu date une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité » (apud KNOPPER ; MONDOT, 2008, p. 80). Quoiqu'on ne puisse plus, aujourd'hui, faire endosser à Voltaire et à Rousseau la responsabilité de la Révolution française (CHARTIER, 1990), celle-ci se proclama leur fille et fit transférer leurs cendres au Panthéon, la nouvelle église attribuée à la nation afin qu'elle y célébrât le culte des grands hommes. Au-delà de ces gestes un peu emphatiques, la lecture des œuvres de Jean-Jacques Rousseau avait été croissante, avant et pendant l'événement, et l'on enregistra cinquante-neuf éditions de *L'Émile* entre 1761 et 1789, une quarantaine du *Contrat social* et, il

est vrai, quatre-vingt-dix-neuf de *La Nouvelle Héloïse* (HESSE in MOLLIER ; DUTRA, 2016, p. 221-229), le roman qui fit tant pour la renommée de son auteur. Loin de s'interrompre avec le renversement de la monarchie, ce mouvement s'accrut et l'on mit sous presse quarante-quatre nouvelles éditions du *Contrat social* entre 1789 et 1800 et vingt-huit de *L'Émile* contre trente-cinq de *La Nouvelle Héloïse* (HESSE in MOLLIER ; DUTRA, 2016, p. 223).

Incontestablement, un nouveau public, plus populaire, moins lettré, moins savant⁶, était en train de s'ajouter au premier cercle des lecteurs du philosophe de Genève et c'est lui qui entérinera la légende d'un Rousseau acteur de l'événement révolutionnaire. Pour ce qui nous intéresse ici, ce sont ces lecteurs initiaux, ceux que visait Emmanuel Kant, qui nous retiennent. Hommes mais aussi, de plus en plus, femmes des Lumières, appartenant à des loges de la Franc-Maçonnerie ou à des académies, parisiennes ou provinciales, ils développent une culture particulière, faite de tolérance, de refus de la superstition, des dogmes, et entendent soumettre au crible de leur entendement tous les préjugés et récits merveilleux que continuent à propager l'Église et les corps constitués. Sans s'opposer frontalement au pouvoir qu'ils cherchent plutôt à rallier à leur critique des institutions, ils dénoncent les survivances du passé, telle la torture qui disparaît des pratiques judiciaires en 1784, grâce à la lecture du maître ouvrage de Beccaria, *Des délits et des peines*, et se réjouissent de l'interdiction de la Compagnie de Jésus, chassée d'Espagne, du Portugal et de France dans les années 1760-1770, avant d'être supprimée par la papauté en 1773. Voltaire faisait dire aux habitants du Paraguay : « Mangeons du jésuite ! » (VOLTAIRE, 1893, chap. XVI), mais son héros, Candide, était partisan de la paix universelle et de l'abolition de l'esclavage, ce qui le plaçait à l'avant-garde du mouvement des Lumières.

⁶ Carla Hesse précise que les éditions parues après 1789 sont moins coûteuses et plus sobres que les précédentes.

Si l'on regarde les documents saisis par la police brésilienne lors de la découverte de la conjuration du Minas Gerais, on se rend compte que les étudiants qui passaient par l'université de Coimbra et prolongeaient leur séjour en Europe en s'arrêtant à Londres ou à Paris étaient des lecteurs attentifs des volumes de l'*Encyclopédie* ainsi que de l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* de l'abbé Raynal (FURTADO, 2002). Également friands du livre de Volney – une contraction de Voltaire et de son lieu de résidence, Ferney, adoptée par un auteur d'origine noble, Constantin-François Chasseboeuf de La Giraudais – intitulé *Les ruines ou méditation sur les révolutions des empires*, ils lisaient aussi des ouvrages publiés en anglais et s'intéressaient de près à la révolution américaine. Analysant, quant à elle, la culture des élites politiques de la Nouvelle Espagne, Laura Suarez de la Torre parvient à un constat assez voisin et note que la lecture directe des auteurs interdits avant 1821, Montesquieu, Rousseau, l'abbé Raynal notamment, était « une pratique courante parmi les élites de la Nouvelle Espagne » (TORRE in MOLLIER ; DUTRA, 2016, p. 169-179). Dans une autre étude, la chercheuse mexicaine insiste sur l'appropriation des œuvres des philosophes français des Lumières dans leur langue par l'intelligentsia de la colonie et sur l'importance de la langue française comme ciment de ces couches en train de se doter d'une idéologie nationale (TORRE in THÉRENTY ; VAILLANT, 2010, p. 403-413).

Voltaire avait séjourné à Postdam, à proximité de Berlin, dans le palais que Frédéric II avait baptisé « Sans souci » et c'est dans sa propre langue qu'il avait tenté de convaincre le monarque absolutiste de se transformer en prince libéral. La grande Catherine avait attiré Diderot auprès d'elle en Russie mais, tout aussi autocrate que le roi de Prusse, elle ne risquait guère de puiser au contact du père de l'*Encyclopédie*, sous-titrée *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, le désir de réformer son pays en profondeur. Cette apparente contradiction entre l'aura – ou la célébrité – qui entoure les

philosophes des Lumières bien au-delà du cercle des savants ou des lettrés conquis par leurs idées témoigne d'un transfert de sacralité en train de s'opérer et de l'avènement d'un nouveau type de pouvoir, spirituel celui-ci, que les anciennes autorités n'osent au départ attaquer de front⁷. L'Église catholique romaine fut la première à réagir et elle inscrivit Voltaire à l'*Index librorum prohibitorum* dès 1751 et l'*Encyclopédie* en 1759. Toutefois, bien des prélats et des prêtres, des abbés continuèrent à souscrire aux diverses éditions de cette série dont Robert Darnton a calculé qu'elle fut vendue, toutes éditions confondues, à plus de 24.000 exemplaires en trente ans (DARNTON, 1979). Véritable best-seller du siècle, destiné non à une consommation rapide, à la différence de *Pamela* de Richardson, de *La Nouvelle Héloïse* ou des *Souffrances du jeune Werther*, trois incontestables succès d'édition des années 1740-1780, les trente ou quarante volumes de l'entreprise dirigée par Diderot exigent du temps et une culture spécifique pour pénétrer à l'intérieur de cette citadelle qui enferme l'esprit nouveau.

On le sait, pour déjouer la censure et tromper les lecteurs novices, les articles les plus critiques envers l'Église ou le pouvoir civil ne se trouvent pas là où on les attend. C'est à l'article « capuchons » que se déploie la critique féroce contre les moines et non à l'entrée « Cordeliers », et la technique des renvois – une sorte de jeu de l'oie destinée à tromper la vigilance des adversaires du projet – permet au lecteur averti d'éprouver un vif sentiment d'appartenance à une communauté du savoir et de l'intelligence. Même si des études récentes atténuent la portée de ce qui fut longtemps présenté comme une « machine de guerre » dressée contre le pouvoir et soulignent le large accord des cercles réformateurs qui entourent le dernier roi de France – l'entourage de Malesherbes et de Necker – on ne peut réduire les vingt-huit volumes de textes in-folio, et onze de planches, de l'édition originale à une simple mise à plat des

⁷ Antoine Lilti parle même d'avènement d'une société médiatique en analysant l'extraordinaire popularité de Rousseau et de George Washington (LILTI, 2014).

connaissances essentielles de la période. Révolutionnaire par son ambition de combattre les prérogatives de l'Église, d'imposer la Raison humaine comme tribunal de toutes les assertions et croyances, et par bien d'autres prises de position, le projet de Diderot et de son équipe de rédacteurs dépasse par son ampleur le cercle des érudits humanistes apparus au XVII^e siècle et même celui que vise Emmanuel Kant quand il tente de limiter à un petit groupe de *scholars*, d'*academicos* ou de savants s'adonnant à l'*otium studiorum*, à l'ancienne par conséquent, l'espace public dans lequel se noue le dialogue des authentiques philosophes des Lumières.

Alors que Diderot vise une bourgeoisie assez large dans son assise sociale, composée à la fois de négociants, d'artisans disposant de ressources financières, d'intellectuels travaillant dans ce que l'on appellera le secteur tertiaire au XX^e siècle, journalistes, traducteurs, professeurs, avocats, magistrats, médecins ou encore fonctionnaires titulaires des emplois les mieux rémunérés, Kant ne s'adresse qu'à une minorité d'universitaires – ses pairs – et de hauts fonctionnaires au service des nombreux États germaniques et susceptibles de partager, dans le secret de leur conscience des valeurs similaires. Loin de considérer la célébrité qui entoure les écrivains à la mode et qui constitue la preuve la plus certaine de l'élargissement de l'espace public comme un bienfait, le philosophe de Königsberg continue de s'adresser à cette *natio litteratorum* désignée par Érasme. C'est elle et elle seule qui est capable de faire un usage sain, par-delà les frontières de nationalité et de religion, d'une raison critique épurée de tout ce que la vie en société lui impose. Entre ces deux publics lisant et achetant les livres dont parlent les gazettes, et plus seulement le *Journal des savants* ou les *Nouvelles de la République des Lettres*, il existe évidemment une distance importante. Alors qu'en France, ce sont les Jésuites et les Oratoriens qui, pour l'essentiel, ont formé les élites de la pensée, y compris les journalistes et avocats qui feront la Révolution française, les lecteurs de *La Nouvelle Héloïse*, de *Manon Lescaut*, de Marivaux et de Restif de la Bretonne

débordent ce cercle étroit. Pour partie composé de femmes, exclues par conséquent de la formation des élites masculines, ce lectorat émergent manifeste une *Lesewut*, une « rage » ou « fureur de lire », qui effraie les autorités (WITTMANN in CAVALLO ; CHARTIER, 1995, p. 331-364) ; ENGELSIG, 1974). Sans doute est-ce elle qui explique largement la célébrité qui entoure les grands hommes et qui justifie le commerce de leurs portraits désormais répandus comme des objets de grande consommation (LILTI, 2014).

Si l'on regarde le personnel politique qui va se singulariser dans les nombreuses assemblées de la période révolutionnaire, entre 1789 et 1799, on voit se dessiner des modèles de formation académiques très semblables. Qu'ils aient été élèves des jésuites ou, de plus en plus, des oratoriens, deux ordres religieux fortement engagés dans l'enseignement des élites sociales au XVIII^e siècle, ils sont tous passés par les collèges de l'Ancien Régime et, de plus en plus, ont été pensionnaires pendant une très longue période de leur enfance et de leur adolescence (COMPÈRE ; JULIA, 1981, p. 1-27 ; 1984-2002). Scolarisés en latin et en français, ils connaissent parfaitement les classiques romains – Cicéron, César, Horace et Virgile – ainsi que les auteurs français des XVI^e et XVII^e siècles. Habités à faire du théâtre, chez les jésuites, et à soutenir des exercices publics avant de terminer leurs humanités, en classes de rhétorique puis de philosophie, ce sont d'excellents orateurs, comme ils le démontreront avec talent en s'adressant à des foules nombreuses sans bénéficier des secours de la technologie moderne (FURET ; HALÉVI, 1989). Leur excellente connaissance du latin les distingue d'autres lecteurs passés par des collèges de qualité nettement inférieure et ouverts dans les petites villes de province, ainsi que des lectrices urbaines, plus rarement imprégnées de culture latine. Au sortir du collège, entre seize et dix-huit ans, certains choisissent la formation militaire qu'ils reçoivent dans les écoles où seuls les aristocrates peuvent espérer une carrière brillante, d'autres le droit ou la médecine, mais la plupart ne vont pas plus loin et rejoignent leurs familles sans bénéficier d'un enseignement supérieur qui se

résume à la théologie, réservée aux clercs, et aux facultés praticiennes, comme l'on dira plus tard, les Écoles de droit et de médecine, indispensables pour exercer dans les Parlements ou les hôpitaux.

Connaître les lectures de ces étudiants d'Ancien régime demeure un exercice délicat (DAINVILLE, 1978), mais il paraît certain que le succès de l'*Encyclopédie* puis la mise en chantier, par le second éditeur de cette collection, Charles-Joseph Panckoucke, de l'*Encyclopédie méthodique*, en 1782, a fait de ces œuvres un passage obligé pour quiconque envisage de devenir avocat, notaire, médecin ou homme de lettres. La croissance de cette catégorie d'écrivains que Robert Darnton a dénommés les « Rousseau des ruisseaux » (DARNTON, 1983)⁸, est en effet un phénomène marquant de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Cela explique la multiplication des écrits séditieux ou, plus généralement, licencieux, la « littérature philosophique » recouvrant alors les écrits que nous nommons ainsi et les livres érotiques dissimulés par les libraires dans cette catégorie apparemment anodine (DARNTON, 1991 ; 2014⁹). La multiplication des périodiques, gazettes et autres journaux, a servi au repreneur des cuivres et du privilège de l'*Encyclopédie* pour devenir un personnage tout puissant, sorte de ministre officieux de l'information avant 1789 (TUCOO-CHALA, 1975), et il s'est symboliquement installé dans l'hôtel de l'ancien président De Thou, un humaniste possédant une bibliothèque encyclopédique au cœur du quartier Latin. A la tête d'une écurie d'auteurs qu'il fait travailler et à qui il commande la besogne, il domine ce petit monde et, grâce à la publicité dont il parsème ses journaux, il parvient à peser sur le jugement du public, y compris cultivé, et à imposer les auteurs qui composent son catalogue. Là encore, comment distinguer dans le cercle des lecteurs susceptibles d'acquérir ses ouvrages ceux qui forment leur jugement à partir d'échanges entre pairs et ceux qui se laissent

⁸ Particulièrement le chapitre intitulé: Dans la France prérévolutionnaire : des philosophes des Lumières aux « Rousseau des ruisseaux », p. 7-41.

⁹ Notamment la première partie, « La France des Bourbons : privilège et répression », p. 21-104.

emporter par la mode, la célébrité, donc l'émergence d'un système médiatique qui triomphera véritablement au siècle suivant ?

Il va de soi que la connaissance de la composition des bibliothèques privées est de peu de secours pour répondre à de telles interrogations, ce qui, sans invalider les études qui privilégient cette source documentaire, tend à les mettre à distance¹⁰. Il faut admettre une assez grande porosité désormais entre les cercles de lecteurs ou les lectorats jusqu'ici très séparés et le partage de sentiments et de passions par des couches sociales qui ne se fréquentent pas mais participent du développement d'une opinion publique de plus en plus capable de modeler les consciences (FARGE, 1992). De ce point de vue, le culte qui entourait Jean-Jacques Rousseau et conduisit des aristocrates, des grandes bourgeoises et des femmes de plus humble condition à faire le voyage à Ermenonville – la « visite au grand homme » (LILTI, 2014, p. 153-219) – et à collectionner son portrait semble dire quelque chose d'une époque où, sans se mélanger, des groupes sociaux commencent à partager un certain nombre de pratiques culturelles. Nul doute que, parmi les spectateurs qui applaudissent *Le Barbier de Séville* donné à la Comédie française en 1775 et *Le Mariage de Figaro*, représenté dans la même salle en 1784, on trouve, à côté des plus grands noms de l'aristocratie, de nombreux hommes « de robe », le personnel des Parlements¹¹, venus applaudir Beaumarchais, et côtoyant des hommes de lettres, des ecclésiastiques et des journalistes qui ont profondément renouvelé la composition du public lettré.

¹⁰ On trouve de nombreux inventaires de bibliothèques dans la première partie du livre de François de Dainville, mais aussi des descriptions de programmes scolaires et des listes d'auteurs étudiés dans les collèges, ce qui nous paraît plus solide.

¹¹ Rappelons qu'on dénomme alors « parlements » les cours de justice, les tribunaux, puisqu'il n'existe, avant 1789, aucune institution parlementaire au sens moderne en France. Ce sont les États Généraux, convoqués par Louis XVI en 1788 pour obtenir de nouveaux impôts, « consentis par la nation », qui se transformeront en Assemblée nationale puis en Assemblée Nationale constituante l'année suivante.

Pour résumer notre aperçu sur la culture lettrée à la veille de l'effondrement du système monarchique, on dira que la connaissance du latin demeure une ligne de partage réelle avec les autres couches de lecteurs. L'excellent commerce entretenu avec les auteurs romains prédispose à une forme de rhétorique qui demeurera en vigueur jusqu'à l'avènement d'un système médiatique radicalement nouveau qui démarre autour de 1830 (KALIFA et alii, 2011). Au-delà des classiques latins, Horace et Virgile pour les poètes, Cicéron, le maître incontestable, et César, pour les orateurs et les historiens, le théâtre du Grand Siècle est devenu une des bases de la culture des élites qui apprennent par cœur les tirades du *Cid* de Corneille, ainsi que des scènes entières de Racine et des réparties cinglantes de Molière, ou encore des fables de La Fontaine et des discours de Bossuet. Outre ce fonds commun, *L'Esprit des lois* de Montesquieu est entré à son tour dans cette culture, mais il est souvent contaminé par les *Lettres persanes*, de lecture plus aisée, et, avec lui, le *Dictionnaire philosophique* et les *Lettres philosophiques* de Voltaire, sans oublier *Candide*, *Zadig* et le *Traité sur la tolérance*. De Jean-Jacques Rousseau, ce sont *La Nouvelle Héloïse*, *L'Émile* et le *Contrat social* qui font partie des lectures de l'homme de goût, comme de larges extraits de l'*Encyclopédie* de Diderot dont les œuvres personnelles, *La Religieuse*, *Le Neveu de Rameau*, *Jacques le fataliste et son maître*, ne paraîtront qu'après sa mort. A ces philosophes, on ajoutera l'abbé Raynal, déjà cité, et quelques philosophes oubliés aujourd'hui, le curé Meslier que Voltaire a popularisé, le baron La Hontan pour ses études sur les « sauvages », Bougainville pour ses voyages autour du monde, et toute cette littérature licencieuse dont les *Mémoires* de Casanova constituent une sorte de résumé ou de synthèse.

Une nouvelle fois, à s'en tenir aux inventaires des bibliothèques privées conservés dans les archives, on passerait à côté de la «littérature philosophique» et, sans doute, d'autres œuvres qui sont entrées dans l'univers mental des lettrés de la fin du XVIII^e siècle. Compte tenu de la suprématie

exercée par la langue française, peu d'œuvres étrangères figurent dans cette culture mais Cervantes, Dante, Shakespeare et Goethe sont lus en traduction comme les *Mille et une nuits* à qui Galland a ajouté nombre de contes de son invention. L'Inde et l'Asie n'occupent pas une large part de cet imaginaire mais le Nouveau monde s'y est installé, avec ses « sauvages » du Canada et des États-Unis, les Amérindiens, et son exotisme brésilien ou, plus largement, sud-américain. Toutefois, si l'on songe à l'importance que la République romaine aura entre 1789 et 1799, c'est manifestement cet héritage qui l'emporte encore tant dans la pensée des révolutionnaires que dans leurs modes vestimentaires ou leurs peintures. La Grèce, malgré Anacharsis Cloots, aura moins d'impact sur les événements, mais l'on n'aura garde d'oublier, à travers le succès des brochures de Thomas Paine, l'importance que la révolution libérale américaine a revêtu pour les hommes de la fin du XVIII^e siècle¹². George Washington a été un des personnages les plus portraiturés et, si la démocratie américaine est peu présente dans les débats de 1789-1793, elle reviendra en force par la suite, comme la pensée libérale anglaise qui avait marqué le jeune Voltaire et nombre d'autres hommes des Lumières.

4. LA NAISSANCE D'UNE UNIVERSITÉ ET D'UN MODÈLE D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR MODERNE

Napoléon I^{er} n'entendait nullement prolonger les réformes imaginées par ses prédécesseurs et il avait déclaré, dès sa prise du pouvoir, que la révolution était terminée. Il ne reviendrait certes pas en arrière mais il n'était plus question de mettre en œuvre cette réforme de l'instruction universelle que les hommes de la Convention avaient commencé à réaliser et qui était d'ailleurs la grande idée de la seconde moitié de XVIII^e siècle. C'est donc à unifier l'enseignement supérieur que s'attacha l'empereur des Français et l'université

¹² Les *Droits de l'homme* de Thomas Paine, un des députés étrangers élus à la Convention fin 1792, avec Anacharsis Cloots, ont été un des best-sellers de l'époque, tant en anglais qu'en français.

impériale apparut en 1808. Elle supposait d'abord l'existence de lycées, très militarisés dans leur fonctionnement, qui prenaient la place des collèges royaux les plus prestigieux – Louis-le-Grand, Henri IV, Saint-Louis à Paris – et qui avaient pour but de donner à ces futurs cadres de l'Empire la formation qui leur serait indispensable. Au-delà, ils devraient choisir entre les grandes écoles militaires – Polytechnique et Saint-Cyr – et l'École normale supérieure ou les Écoles de droit et de médecine, réformées mais toujours aussi attractives pour les enfants de la bourgeoisie. C'est dans ces deux écoles très spécifiques de l'enseignement des élites françaises – L'École polytechnique destinée à former les ingénieurs les plus prestigieux, et l'École normale supérieure, les intellectuels les plus renommés, qu'il s'agisse de savants ou de penseurs – que vont se concentrer les efforts des gouvernements jusqu'au début des années 1880, maintenant ainsi les facultés de lettres et de sciences dans un rôle très secondaire par rapport à celles de droit et de médecine, qui, elles, assurent la totalité de l'enseignement dans leur domaine.

Pour donner un exemple simple, le jeune Louis Hachette, féru de grec, de latin, de littérature française et d'anglais, entrera troisième à l'École normale en 1819. Il y suivra les cours du philosophe Victor Cousin, lui-même passé par Heidelberg où il avait côtoyé Hegel, mais il en sera chassé en 1822, le Grand Maître de l'Université, un ecclésiastique, monseigneur Frayssinous, ayant jugé cette école trop libérale et ayant obtenu du pouvoir sa fermeture (MOLLIER, 1999a, p, 95-99). Obligé de se recaser hors de cette Université dont il avait souhaité devenir un professeur, Louis Hachette choisira la voie de l'édition afin de continuer à enseigner. « Sic quoque docebo ! » sera sa devise, mais, ce qui est plus important, sa première tâche consistera à réunir ses amis de l'École normale pour leur faire rédiger en toute hâte les manuels scolaires qui allaient servir, dès 1830, à réaliser la fameuse réforme de l'instruction universelle dont s'étaient emparés les intellectuels du temps qui ne cessaient d'exiger sa mise en

œuvre. Le professionnel y gagnera une réputation d'éditeur académique¹³ et fera fortune en créant un marché du livre scolaire destiné au premier degré qui n'existait pas jusqu'alors. Fervent soutien de François Guizot, le ministre qui incarne les ambitions du régime libéral de Louis-Philippe, il appuiera de toutes ses forces la mise en place de sa loi, adoptée le 28 juin 1833, afin d'obliger toutes les communes de plus de cinq cents habitants à entretenir une école primaire pour les garçons, à payer les dépenses d'écolage pour les enfants pauvres et à leur fournir gratuitement les six livres de classe devenus la base de tout l'enseignement élémentaire français (MOLLIER, 1999a, 155-185).

On le voit, c'est à alphabétiser leur nation, comme s'y emploient les nouvelles élites nationales mexicaines (BANOS, 2014), que les jeunes intellectuels réunis par Louis Hachette autour de la revue *Le Lycée* se sont attachés en ces années 1828-1848 qui voient le saint-simonisme pénétrer en profondeur à l'intérieur de l'École polytechnique. Des promotions entières d'ingénieurs entrepreneurs sortiront de ce grand établissement où enseigne Auguste Comte, ancien secrétaire du comte de Saint-Simon et fondateur d'un système de pensée qui sera particulièrement bien accueilli au Brésil, dont la devise, « Ordre et Progrès », lui doit tout. A côté de ces deux réformateurs, Charles Fourier, lyonnais et non Parisien, influencera aussi des ingénieurs partis mettre leurs connaissances au service du Brésil (GALLO in VIDAL ; LUCA, 2011, p. 165-180 ; VIDAL, 2014) et du développement du Pernambouc (PONCIONI, 2010), tandis que les saint-simoniens s'installeront en Égypte où ils seront à l'origine du percement du canal de Suez. A côté de ces premiers socialistes, un communiste icarien, Etienne Cabet, était passé par l'École de droit avant de s'installer au Texas (CORDILLOT , 2010), tandis que le futur éditeur du *Capital* de Karl Marx en français, Maurice Lachâtre, fils d'un baron d'Empire, était entré à Saint-Cyr d'où son libéralisme l'avait fait exclure en 1831,

¹³ Dès 1837, il obtient le titre honorifique mais recherché de « Libraire de l'Université royale de France ».

avant de se muer en instituteur saint-simonien puis en propriétaire d'une sorte de phalanstère fouriériste dans la région de Bordeaux (GAUDIN, 2014). Devenu éditeur lui aussi d'Eugène Sue et de ses *Mystères du Peuple* notamment, une œuvre interdite et détruite en 1857 sur ordre de la Justice, il rédigera des dictionnaires d'inspiration socialiste puis anarchiste, cette dernière philosophie ayant rallié ses suffrages après 1880. L'évocation de ces trajectoires biographiques montre à quel point le XIX^e siècle va rendre plus complexe la formation des élites intellectuelles, deux grands modèles se dessinant, l'un d'essence libérale, l'autre socialiste au sens le plus large du terme et englobant toutes les écoles de pensée.

Au premier courant se rattachent des hommes tels que François Guizot dont l'œuvre est alors très lue, traduite en anglais et diffusée, en français, ou en espagnol et portugais, dans toute l'Amérique latine. Il en sera de même pour Alexis de Tocqueville dont *La Démocratie en Amérique*, parue en 1835 puis, dans une version augmentée, en 1840, et *L'Ancien Régime et la Révolution*, publié en 1856, marqueront plusieurs générations de leur empreinte. Il est à noter que, pour ce dernier ouvrage, le grand éditeur allemand Friedrich Brockhaus, faisait savoir à son confrère parisien Michel Lévy, que, comme pour les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* de Guizot, il préférait les diffuser en Allemagne en français plutôt qu'en traduction car le public cultivé à qui s'adressaient ces volumes lisait directement dans le texte original sans avoir besoin de recourir à des traductions, comme il le fera après 1900 (MOLLIER, 1984, p. 439). Cela confirme l'importance que nous avons relevée de la substitution du français au latin à partir du XVII^e siècle dans la République des Lettres car, dans la première moitié du XIX^e siècle, les intellectuels latino-américains qui s'attachent à enraciner leurs nations dans le sol de leurs traditions, lisent également les penseurs libéraux – ou conservateurs et « doctrinaires » comme le vicomte de Bonald et Joseph de Maistre – en français. Javier Rodriguez Pina l'a signalé pour ce qui concerne Bonald, de Maistre et Chateaubriand d'un côté ou Lamennais,

de l'autre (PINA in THÉRENTY ; VAILLANT, 2010, p. 387-402). Inspirateur, ce dernier, de ce que l'on nommera ultérieurement la « démocratie chrétienne », et attaché, déjà, à la séparation de l'Église et de l'État, parce qu'il y voyait la condition de l'indépendance spirituelle du catholicisme et la source de son renouvellement, pour ne pas dire de son *aggiornamento*, Lamennais (PHILIBERT, 2009 ; MAYEUR, 1985) fut d'ailleurs traduit en espagnol très tôt, et diffusé dans cette langue, soit à partir des librairies parisiennes telles que Rosa, soit à partir d'imprimeries situées sur le territoire de l'Espagne (PINA in THÉRENTY ; VAILLANT, 2010, p. 387-402).

Comme *Le Génie du christianisme* de Chateaubriand et les *Réflexions sur la révolution de France* d'Edmund Burke étaient disponibles au Mexique et en Argentine, tant en français qu'en anglais et en espagnol, on voit quels changements engendrait l'accélération de la circulation des imprimés (MOLLIER, 2016b, p. 307-320 ; 2016c). Qu'il s'agisse des journaux, des revues ou des livres, et malgré le maintien de censures plus ou moins consistantes, la pensée des libéraux, celle des conservateurs, de même que celle des socialistes et des fondateurs de la démocratie chrétienne était partout disponible, du moins dans les ports et dans les grandes villes, et cela dans les semaines ou les mois qui suivaient leur éclosion en Europe (MOLLIER, 2016b, p. 307-320 ; 2016c). Compte tenu de la domination du français dans ces échanges symboliques ou culturels, le grand éditeur espagnol Vicente Salva Perez s'était transporté à Paris après avoir quitté Londres en 1835 (NOVALES, 1991) et, en 1849, sa *Libreria Espagnola y Classica* fut rachetée par les frères Garnier. Ceux-ci en firent la *Libreria Garnier Hermanos* dont les filiales, à Mexico et à Buenos Aires, pour le français et l'espagnol, à Rio de Janeiro pour la *Livraria Garnier Irmãos* pour le portugais, se chargèrent d'alimenter le continent en livres des meilleurs auteurs français (MOLLIER, 2018). Pour ne citer qu'un exemple, en 1862, le lecteur mexicain pouvait choisir de lire *Les Misérables* de Victor Hugo en français ou *Los Miserables* en castillan, les deux œuvres étant disponibles

chez le même éditeur, Garnier Hermanos. Il en sera de même l'année suivante pour la *Vie de Jésus* de Renan car, bien que les deux livres aient été édités à Paris par les maisons Albert Lacroix et Michel Lévy frères, c'est Garnier Hermanos qui leur servait de diffuseur et de distributeur en Amérique latine.

Pour ce qui concerne les intellectuels mexicains ou brésiliens, il semble évident que ceux qui appartenaient à des familles enracinées dans le pays et dominant la vie politique locale lisaient directement en français et, pour certains, s'étaient réapproprié la tradition de la *peregrinatio* des humanistes européens ou celle du « Grand Tour » de l'aristocratie anglaise. Lors d'un séjour plus ou moins prolongé à Coimbra, Séville, Cadix, Salamanque, Londres ou Paris, ils avaient suivi l'enseignement distillé dans les grandes universités et avaient pris connaissance des livres et idées dont parlait la presse. Au Collège de France avant sa révocation, en 1846, Jules Michelet exerçait un véritable magistère sur la jeunesse estudiantine européenne et les Roumains, Polonais, Allemands, Russes, Italiens qui suivaient son enseignement avaient été rejoints par des Latino-Américains, au demeurant plus nombreux après 1860 qu'ils ne l'étaient avant cette date. Pour ceux qui n'avaient pas la fortune suffisante pour voyager plusieurs années en Europe, l'appropriation des œuvres passait par la lecture dans les bibliothèques publiques, les cabinets de lecture ou les bibliothèques privées. Au Brésil, les *Gabinetes de leitura* et les *Grêmios literários* s'étaient multipliés à Rio, Bahia, São Paulo comme à Belém do Pará ou Recife et c'est par ces institutions, plutôt réservées à la bourgeoisie commerçante, que se diffusaient les œuvres des écrivains et celles des penseurs européens (SCHAPOCHNIK in ABREU, 2008, p. 155-170 ; AUGUSTI, 2013, p. 22-36). Là encore, on a pu remarquer que les romans anglais parvenaient souvent au Brésil en traduction portugaise à partir de la traduction en français de ces ouvrages, ce qui confirme le rôle pivot de cette langue dans les échanges culturels internationaux (VASCONCELOS, 2006, p. 49-64).

Toutes les études entreprises sur ces circulations internationales ont confirmé la prééminence de la littérature et, de façon écrasante, celle des romans (MORETTI, 1997). Walter Scott puis Charles Dickens côté anglais, mais encore davantage Alexandre Dumas père, puis Victor Hugo et Jules Verne ont confirmé le triomphe d'un modèle d'écriture en qui Peter Brooks a vu la victoire de « l'imagination mélodramatique » (BROOKS, 2011), la seule capable de s'exporter durablement. Loin de se contenter de « faire pleurer Margot », comme l'on disait avec un peu de mépris ou de condescendance quand *Les deux Orphelines* de Charles Dennery et le mélodrame l'emportaient au théâtre, ces fictions rassemblaient des publics hétérogènes dont les horizons d'attente divergeaient mais qui se retrouvaient dans cette passion commune pour ce type de roman¹⁴. On l'a déjà souligné à propos du XVIII^e siècle, l'apparition de nouvelles couches d'intellectuels, plus divers socialement, ne pouvait qu'entraîner ce genre d'effet. Si la connaissance du latin demeurait une ligne de partage, et c'est encore vrai au XIX^e siècle, sa pratique ne discrimine plus autant les publics qu'autrefois. Certes le véritable *scholar* anglais, l'*academico* espagnol et l'universitaire allemand ou français a été formé aux humanités latines et grecques, mais il lit de plus en plus en français et en anglais les penseurs libéraux et, uniquement en français le plus souvent, les grands romans à la mode. Ainsi se mêlent des lectures de John Locke, d'Adam Smith et de David Ricardo dans le texte original, de Chateaubriand, Guizot, Tocqueville et, bientôt, Taine et Renan, dans leur version primitive, mais ces lectures « savantes », que popularisent les grandes revues politiques et littéraires, *Edinburgh Review* et *Quarterly Review* d'un côté, *Revue des Deux Mondes* aux 25.000 abonnés en 1885¹⁵ et *Revue de Paris* de l'autre, sont largement contaminées par des lectures nettement moins relevées.

¹⁴ Sur cette notion, on renverra à la théorie de la réception dite de « l'École de Constance » et à Hans Robert Jauss (1978) ainsi qu'à Wolfgang Iser (1995).

¹⁵ La *NRF* n'en comptera que 17.000 à son apogée dans les années 1930.

Telle est l'une des grandes leçons qui se dégage de l'observation des pratiques culturelles des hommes et des femmes du XIX^e siècle. Il est de plus en plus délicat de séparer ces pratiques en fonction des groupes humains qui les mettent en œuvre et, s'il est vrai que l'homme cultivé et l'intellectuel ne lisent pas de la même manière que le lecteur fraîchement acculturé *Les Misérables* de Victor Hugo et la *Vie de Jésus* de Renan, l'un et l'autre ont contribué à en faire les deux best-sellers des années 1862-1863. Pour ce qui est de Renan, on peut d'ailleurs séparer les 72.000 acheteurs de l'édition princeps à 7 F 50 (40 euros actuels) et les 96.000 de l'édition sans notes intitulée simplement *Jésus* et vendue 1 F 25 en 1864. Pour Victor Hugo, on sait que le prix d'appel exorbitant des dix tomes des *Misérables* – 60 F ou trois cents euros – interdisait en principe un accès direct des moins fortunés mais le témoignage de la police de la Librairie qui surveillait la diffusion de ce roman confirme une lecture ouvrière facilitée par l'achat en commun des volumes (COOPER-RICHET ; MOLLIER in LE GUERN, 2002, p. 53-65). Comme on le voit, la porosité des lectures était facilitée par l'existence d'un système médiatique qui, depuis le début des années 1830, modifiait radicalement le régime de réception des œuvres et, de ce fait, l'écriture même des textes.

Face à ce développement incontrôlé et incontrôlable de la littérature de large circulation et de grande consommation, l'école tente d'instituer des barrières et met en place un enseignement normé du roman et du théâtre. Le rôle des professeurs de littérature consistera, pour plus d'un siècle, à apprendre aux lycéens à « lire » convenablement une œuvre, c'est-à-dire à éviter toute contamination du « sens » caché du texte par des interprétations fautives ou intempestives. L'École normale supérieure puis la Sorbonne vont s'attribuer cette mission civilisatrice et d'Émile Faguet à Gustave Lanson, bien relayés par les figures de proue de la *Revue des Deux Mondes*, Ferdinand Brunetière, Francis Charmes puis René Doumic, une lecture orthodoxe des chefs d'œuvre de la littérature française – une « orthopraxie » – remplacera le libre accès au plaisir

du texte qui avait prévalu jusque-là (JEY, 1998). En histoire ou dans les autres disciplines, on n'assistera pas à l'éclosion de phénomènes de défense sociale aussi redoutables mais l'étanchéité sociale qui avait été maintenue dans l'enseignement secondaire jusqu'au début des années 1930 avait permis de limiter les effets de la démocratisation de l'enseignement élémentaire. Avec cinq millions d'élèves de six à treize ans, soit la quasi-totalité de cette tranche d'âge, la France avait réussi son alphabétisation sans retour mais les 80.000 élèves du secondaire, scolarisés jusqu'à dix-huit ans, disaient à leur manière que l'honnête homme du XX^e siècle débutant n'était pas le produit de l'enseignement pour tous mais celui du lycée réservé aux couches supérieures de la société.

5. L'AFFAIRE DREYFUS ET LA MOBILISATION DES INTELLECTUELS

Il est diverses manières de lire l'affaire Dreyfus, l'une optimiste consistant à constater que la vérité finit par se faire jour et que le capitaine Dreyfus fut libéré de prison en 1899 et réhabilité en 1906¹⁶ ; l'autre, plus pessimiste, qui s'appuie sur l'apparition de L'Action Française, le mouvement de Charles Maurras, en 1899, et sur l'inexorable montée du nationalisme et du chauvinisme jusqu'en août 1914, début du suicide de l'Europe (CLARK, 2012)¹⁷. Manifestement, la forte mobilisation des intellectuels et leurs innombrables batailles de papier n'avaient pas suffi à faire reculer les forces obscures. La Raison, qui avait semblé triompher au moment où les savants mettaient leurs pratiques professionnelles au service de la Justice et de la Vérité, avait finalement cédé la place à la passion, si ce n'est à la déraison, et l'Europe avait entraîné une grande partie du monde dans la guerre (MOLLIER, 2015b, p. 240-

¹⁶ Dans une énorme bibliographie de l'affaire Dreyfus, on renverra à un seul ouvrage qui les contient tous, Philippe Oriol, *Histoire de l'affaire Dreyfus* (2014).

¹⁷ Voir aussi l'étude d'Olivier Compagnon sur les conséquences de la Première Guerre mondiale en Amérique latine (COMPAGNON, 2013).

253). Face à ce suicide collectif ou à cette marche des « somnambules » vers la mort¹⁸, on ne peut que s'interroger sur les conséquences de l'affaire Dreyfus et le paradoxe que résume un itinéraire comme celui de Charles Péguy. Socialiste à vingt ans, brillant élève de l'École normale supérieure, compagnon de Lucien Herr et de Charles Andler, il a été de toutes les batailles du quartier Latin contre l'extrême droite et un des plus ardents dreyfusards. Cela ne l'empêcha pas d'évoluer vers un nationalisme intransigeant – il appela à fusiller Jaurès – et un retour à la religion catholique qui ne lui fut pas propre mais concerna une partie de sa génération (SERRY, 2014).

Si l'affaire Dreyfus vit en effet l'entrée massive des professeurs de la Sorbonne et de l'École normale supérieure dans l'arène politique afin de poursuivre le travail entamé par Émile Zola avec la publication de sa lettre au président de la République intitulée « J'accuse !!! », les facultés de droit et de médecine demeurèrent largement à l'écart de cette mobilisation. Leurs professeurs et leurs étudiants signèrent plus volontiers les pétitions favorables au faussaire, le commandant Henry, plutôt que celles demandant la révision du procès (ORIOU, 2014), et l'Académie française fut le haut lieu de la défense des institutions. Les écrivains les plus en vue, Paul Bourget, Henry Bordeaux, René Bazin, le critique littéraire le plus lu, Jules Lemaitre, et le chantre du nationalisme, Maurice Barrès, l'homme de lettres préféré de la jeunesse (STERNHELL, 1985), tous ces hommes refusèrent de se joindre aux savants qui, à partir des méthodes d'enquête mises au point dans leurs laboratoires, tentaient de dévoiler le mensonge, la machination de l'état-major de l'armée et la fabrication d'un faux document destiné à convaincre les juges que le capitaine Dreyfus était coupable. C'est cette pièce du dossier secret, non présentée à la défense, qui servira à faire casser la décision du premier conseil de Guerre, en 1899, mais le second n'en condamnera pas moins Alfred Dreyfus, tout en lui

¹⁸ Le titre du livre de Christopher Clark est explicite.

reconnaissant, il est vrai, des circonstances atténuantes ! Le trouble des juges, dont deux refusèrent de voter la condamnation, permit au président de la République de gracier le condamné, mais il fallut encore sept ans de procédure pour que la cour de Cassation, toutes chambres réunies, annulât l'ensemble de la procédure et déclarât Dreyfus définitivement innocent. Émile Zola a raconté dans un de ses derniers romans, *Vérité*, la longue et interminable bataille qu'avait dû mener Alfred Dreyfus pour retrouver son honneur mais, au-delà de la fiction, le partage de l'opinion entre défenseurs de Dreyfus et adversaires, partisans de la raison d'État et zéloteurs de la Vérité traduit le clivage pour une longue période entre intellectuels engagés au service d'un idéal, fût-il opposé à celui de l'État, et intellectuels intégrés aux grandes institutions nationales.

L'évolution d'un Renan aide à comprendre ces mutations de la scène intellectuelle parisienne. En 1862, quand son cours au Collège de France avait été suspendu parce qu'il avait osé qualifier le Christ « d'homme si grand que certains l'appellent dieu », il avait rejeté la proposition du ministre de l'Instruction publique de lui conserver son traitement de professeur sans enseigner par un sonnet: « tua tecum sit ! » (« Garde ton argent ! »), que Victor Duruy ne lui pardonna jamais. Toutefois, il finit par accepter un poste de direction à la Bibliothèque impériale et, de toute façon, devenu sous la Troisième République le penseur le plus en vue du pays, il retrouva le Collège de France et domina l'Académie française de toute sa stature. Il ne publia son œuvre la plus contestataire, *L'Avenir de la science*, qu'en 1890 alors qu'elle avait été écrite en 1848 et il devint de plus en plus sceptique, se gardant d'appuyer les mouvements sociaux de son époque et même d'attaquer trop ostensiblement l'Église catholique romaine. Après lui, décédé deux ans avant le début de l'affaire Dreyfus, d'autres intellectuels de renom, Hippolyte Taine notamment, vont attacher leur nom à une vision pessimiste de l'évolution humaine, la race et le milieu jouant un rôle déterminant à ses yeux (RICHARD, 2013). De ce fait, Taine et Renan furent sans doute les deux intellectuels français

les plus lus et les plus diffusés dans le monde après 1880. Si leur œuvre respective appartient à la culture lettrée la plus authentique, une partie de leurs recherches fut popularisée par la presse et leurs disciples les moins regardants sur la manière d'exploiter des idées correspondant à l'époque. Quand on examine avec attention les productions de la « littérature du trottoir », chansons de rues, brochures, affiches, tracts, objets amusants des années 1885-1900, on s'aperçoit que les entreprises qui dominent ce secteur recyclent en permanence l'actualité politique ou littéraire en l'adaptant au public le plus populaire et à ses goûts supposés (MOLLIER, 2004).

Ainsi s'effectue un brassage d'idées et d'idéologies facilité par la hausse constante de la consommation de papier à la fin du XIX^e siècle. Pour ne citer qu'un chiffre, on rappellera que les 30.000 chiffonniers de la ville de Paris ramassaient cent tonnes de papier par jour en temps ordinaire mais qu'en 1898, leur collecte doubla, signe d'une explosion de la demande due à l'acmé de l'affaire Dreyfus consécutif à la publication du « J'accuse !!! » de Zola (MOLLIER, 1999b, p. 95-108). Deux cultures se trouvaient de la sorte imprégnées en profondeur par une idéologie nationaliste et chauvine mettant la race ou la patrie, la nation, l'Armée en avant, une culture lettrée et savante, mais totalement intégrée aux institutions et à leur défense, et une culture populaire nourrie d'articles de la presse la plus lue – *Le Petit Journal* antidreyfusard tire à un million d'exemplaires en 1898 – et d'imprimés vendus à même le trottoir. Face à cette débauche de papier, les intellectuels dreyfusards continuent à utiliser les armes de Voltaire au service de Calas et ils écrivent de gros volumes que met en vente l'éditeur le plus investi dans ce combat, Pierre-Victor Stock (MOLLIER in CAHM ; CITTI, 1997, p. 15-28). *Les Preuves* de Jean Jaurès, admirable contre-enquête judiciaire, ou encore *l'Histoire de l'affaire Dreyfus* de Joseph Reinach, témoignent de l'effort entrepris par ces intellectuels de renom pour faire triompher la Vérité, mais de quel poids pesèrent ces cent à cent cinquante publications de la Librairie Stock face au déversement de centaines

d'articles quotidiens affirmant la culpabilité d'Alfred Dreyfus ou encore face au pouvoir de suggestion des affiches du *Musée des horreurs*, le bien nommé, qui, en bestialisant les principaux protagonistes de la défense, les ridiculisaient et les assassinaient symboliquement?

En retard du point de vue de la stratégie déployée en cette occasion sur l'évolution de leur société, les intellectuels dreyfusards ont pris date et sont entrés dans l'Histoire qui a reconnu leur supériorité morale sur leurs adversaires, mais ils ont échoué à protéger la France contre la montée d'un nationalisme qui, depuis la campagne boulangiste des années 1887-1889, est allé crescendo jusqu'en 1914. La naissance des ligues nationalistes et antisémites, celle de l'Action Française qui se sépare de la Ligue de la patrie française de Paul Déroulède jugée trop molle, annonce des évolutions qui conduiront un certain nombre d'intellectuels français au fascisme dans l'entre-deux-guerres (STERNHELL, 2012). La fascination intellectuelle exercée par ce courant de pensée à la fois antiprotestant, antirépublicain, antisémite, xénophobe – Charles Maurras vilipende en permanence les « quatre États confédérés » pour détruire la France (DARD, 2013 ; WEBER, 1985) – pose le problème fondamental de la mutation qui a conduit une partie notable des intellectuels à abandonner le terrain où les philosophes des Lumières avaient entraîné les savants et les lettrés, celui de la Raison érigée en tribunal suprême. En stigmatisant les « faillites » et même les « banqueroutes de la science » en 1895, Ferdinand Brunetière, un des maîtres les plus respectés de l'École normale supérieure et de la Sorbonne, académicien et critique attitré de la *Revue des Deux Mondes* (COMPAGNON, 1997), déclarait close l'époque où la Vérité était le but de toute recherche et de tout commerce intellectuel avec les Belles Lettres ou la Science. Reçu par le Pape, accueilli comme un oracle aux États-Unis, traduit dans la plupart des langues européennes, cet adversaire résolu de la révision du procès Dreyfus ne sombra pas dans l'antisémitisme, mais il justifia le retour à la religion et au mysticisme d'une fraction non

négligeable de la jeunesse française avant 1914. C'est à ce titre que l'Action Française et les nationalistes l'utilisèrent dans leur combat pour restaurer les valeurs du passé et refuser le primat de la Science, sommée de s'incliner devant les mystères de la foi.

6. LES AUTODAFÉS DE LIVRES AU XX^E SIÈCLE

A qui serait tenté d'incriminer dans ces évolutions d'une partie du monde intellectuel la place démesurée du livre et de la lecture dans la formation des élites, on rappellera qu'à peine parvenus au pouvoir, les nazis organisèrent des autodafés d'ouvrages écrits par des auteurs juifs et communistes – Marx et Freud mêlés – à Berlin en 1933. En 1939, à Barcelone comme à Madrid, à peine les troupes franquistes avaient-elles chassé les républicains du pouvoir qu'elles brûlèrent également les livres considérés comme des poisons et qu'elles se livrèrent à une sévère épuration des bibliothèques. En France, un prêtre menait depuis 1904 un combat identique pour éliminer toute trace de pensée hostile à l'Église. Avec onze éditions successives de *Romans à lire et romans à proscrire* et 140.000 exemplaires vendus dans le monde entier, il s'était donné les moyens de faire connaître son apostolat, approuvé dans trois encycliques papales, et il fut considéré comme un exemple à suivre aussi bien au Brésil qu'en Uruguay ou au Québec dans les années 1920-1930 (MOLLIER, 2014). Si on ajoute que, quoiqu'il soit décédé en 1939, c'est avec les exemplaires de sa *Revue des Lectures* et son livre de combat que les bibliothèques publiques françaises furent débarrassées de leurs « mauvais » livres entre 1940 et 1945, on aura compris l'importance de cet intellectuel fougueux qui ressemble par bien des traits à ces religieux massacrant leurs adversaires que l'on a vu prendre les armes pendant la guerre d'Espagne et que Paul Preston a mis en scène dans un livre récent (PRESTON, 2013).

Tout aussi persuadé que l'abbé Bethléem que *Le Protocole des Sages de Sion*, traduit en espagnol en 1930, reflétait la réalité du vaste complot qui menaçait la chrétienté, le prêtre catalan Juan Tusquets Terrats, auteur du best-seller, *Orígenes de la revolución española*, fut également un redoutable adversaire de la Franc-Maçonnerie et du communisme. Son rôle fut considérable dans la mobilisation des intellectuels catholiques contre la République espagnole et lui aussi approuva les autodafés de livres et de bibliothèques, justifiant de la sorte les activités de l'Inquisition dans le passé. Très lu dans toute l'Amérique latine pour ses travaux en pédagogie comparée, il fut, jusqu'à sa mort, en 1998, en mesure d'influencer en profondeur les mouvements antidémocratiques qui imposèrent des dictatures dans cette région du monde. Les autodafés de livres organisés au Chili par le général Pinochet en 1973 se situent dans le sillage de ces appels à la répression de la pensée et à l'interdiction des « mauvais livres » que l'on vit pratiquer, au XX^e siècle, dans une partie du monde, et, bien entendu, au Brésil, pendant la période de l'*Estado Novo* de Getúlio Vargas (MOTTA in MOLLIER ; DUTRA, 2016, p. 103-118), et sous la dictature militaire des années 1960-1970 (CARNEIRO in MOLLIER ; DUTRA, 2016, p. 119-140). Comme on le voit, si l'humanisme avait mis à l'honneur l'adage selon lequel « ut libri sint liberi » – là où il y a des livres sont les hommes libres – l'avenir brouilla le message au point que c'est dans un pays développé et de haute culture, l'Allemagne, que le nazisme trouva sa terre d'élection. C'est également ici, à Fribourg dont il fut recteur de la prestigieuse université, que le philosophe Martin Heidegger, le premier maître d'Hannah Arendt, rallia le fascisme et approuva fondamentalement son inspiration (FAYE, 2014).

Dans un roman qui remporta le Prix Goncourt à Paris en 2006, *Les Bienveillantes*, Jonathan Littell a clairement posé la question de l'intellectuel parfaitement intégré au système totalitaire et niant, par là-même, la fonction critique qui est censée diriger toute sa vie. Loin de suivre à la lettre la devise des

Lumières: « sapere aude », il obéit au maître qu'il s'est librement choisi et lui confie le soin de penser à sa place. Tel est peut-être l'un des paradoxes les plus criants de notre XXI^e siècle qui voit les forces obscures revenir sur le devant de la scène, comme l'a remarquablement montré Salman Rushdie dans son dernier opus, *Two Years Height Months and Twenty-Eight Nights*, une adaptation cruelle des *Mille et une nuits* réécrites à la lumière de son expérience du fanatisme assassin qui l'a condamné à mort en 1989 (RUSHDIE, 2015). Loin de se recruter uniquement dans les couches les plus incultes de la société, les fanatiques qui hurlent à la destruction des Bouddhas en Afghanistan ou des manuscrits arabes à Tombouctou, suivent l'enseignement de prophètes qui ont étudié dans les meilleures universités du monde avant d'emprunter la voie du retour au livre unique, *To Biblion* ou *Ta Biblia* en grec. Robert Darnton lui aussi a été intrigué par le fait que les censeurs de la République démocratique allemande dont il a étudié les archives étaient tout sauf des policiers incultes (DARNTON, 2014, p. 179-288). Un constat identique avait pu être dressé lorsque les archives de *l'Index librorum prohibitorum* avaient été ouvertes au Vatican en 1998 : les documents conservés confirment que les examinateurs des ouvrages incriminés, *Le Père Goriot* de Balzac ou les œuvres de George Sand par exemple, étaient des clercs possédant une vaste culture (MOLLIER, 2009, p. 304-483), ce qui explique aussi pourquoi en France, sous l'Ancien Régime, les censeurs appartenaient presque tous au monde des clercs ou des gens de lettres (DARNTON, 2014, p. 21-104).

Si le communisme soviétique n'a pas détruit de bibliothèque, il a, lui aussi, enfermé des livres et des manuscrits dans des prisons de papier – des centres d'archives – où on les redécouvre aujourd'hui. Aucun système idéologique n'est donc à l'abri de cette menace qui plane sur le monde abominable imaginé par Ray Bradbury dans *Fahrenheit 451* et dans lequel ce sont les pompiers qui allument les brasiers destinés à faire disparaître le livre de la surface de la terre. Notre époque a donc appris que le livre et la lecture ne

préservent pas nécessairement contre le fanatisme et l’obscurantisme, contrairement à ce que croyaient les humanistes de la Renaissance et les hommes des Lumières. Elle doit par conséquent vivre avec cette certitude que ce n’est ni le livre en son essence ni la lecture en son principe qui sont en cause mais les usages que l’humanité en fait. Cela ne la dispense pas d’une critique sévère des causes qui ont provoqué les brasiers mais cela l’oblige à une lucidité désenchantée qui est peut-être le message le plus important que lui ont apporté les sciences sociales au XX^e siècle. « Je hais les voyages et les explorateurs » écrit Claude Lévi-Strauss au début de *Tristes Trópicos*, mais ce livre, et ceux de Michel Foucault, de Pierre Bourdieu, d’Hannah Arendt ou de Noam Chomsky, s’ils ne procurent pas ce bonheur que ressentait le héros de Jorge Luis Borges en découvrant la *Biblioteca de Babel*, nous ont appris à mieux nous repérer dans le dédale de nos existences. Si ce n’est pas tout à fait le soleil aveuglant les hommes au sortir de la caverne platonicienne qui éclaire notre avenir, du moins les livres, depuis Cervantes et ses aventures de l’Hidalgo *Don Quichotte de la Mancha*, nous aident-ils à mieux comprendre pourquoi il y aura toujours un livre absent dont nous aurons besoin pour être un peu plus heureux...

RÉFÉRENCES

AUGUSTI, Valeria. Coleções editoriais de baixo custo e traduções de romances franceses no acervo do Grêmio literário Português do Pará. *Letras-UFSM*, n. 47, 2013, p. 22-36. Disponível: <https://periodicos.ufsm.br/letras/article/view/11753>. Acesso em 8/3/2019.

BANOS, Kenya Bello. *De l’alphabétisation des Mexicains. Les premiers rudiments et les usages de la lecture et de l’écriture à Mexico (1771-1867)*. Paris : EHESS, 2014. (Thèse de Doctorat en histoire, inédite)

BÉNICHOU, Paul. *Le sacre de l’écrivain. 1750-1830. Essai sur l’avènement d’un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*. Paris : Librairie José Corti, 1985.

BROOKS, Peter. *L’imagination mélodramatique. Balzac, Henry James et le mode de l’excès* [trad. fr.]. Paris : Classiques Garnier, 2011.

CARNEIRO, Maria Luiza Tucci. La place de l'imprimé révolutionnaire : des caves aux archives policières. In : MOLLIER, Jean-Yves ; DUTRA, Eliana de Freitas (dir.). *L'imprimé dans la construction de la vie politique. Brésil, Europe, Amériques, XVIII^e-XX^e siècle*. Rennes, PUR, 2016, p. 119-140.

CHARTIER, Roger ; MARTIN, Henri-Jean (dir.). *Histoire de l'édition française*. Paris: Promodis-Editions du Cercle de la Librairie, 1982-1986, 4 vol.

CHARTIER, Roger. *Les origines culturelles de la Révolution française*. Paris : Seuil, 1990.

CLARK, Christopher. *The Sleepwalkers: How Europe Went to War in 1914*. London: Harper Colins, 2012.

COMPAGNON, Antoine. *Connaissez-vous Brunetière? Essai sur un antidreyfusard et ses amis*. Paris : Seuil, 1997.

COMPAGNON, Olivier. *L'adieu à l'Europe. L'Amérique latine et la Grande Guerre*. Paris : Fayard, 2013.

COMPÈRE, Marie-Madeleine ; JULIA, Dominique. Les collèges sous l'Ancien Régime. Présentation d'un instrument de travail. *Histoire de l'éducation*, n. 13, 1981, p. 1-27.

COMPÈRE, Marie-Madeleine ; JULIA, Dominique. *Les collèges français sous l'Ancien Régime (XVI^e-XVIII^e siècle)*. Répertoire. Paris : INRP/CNRS, 1984-2002, 3 vol.

COOPER-RICHET, Diana. Aux marges de l'histoire de la presse nationale : les périodiques en langues étrangères publiés en France (XIX^e-XX^e siècles). *Le Temps des médias*, n. 16, 2011, p. 45-57.

COOPER-RICHET, Diana. Paris et la présence lusophone dans la première moitié du XIX^e siècle. *Histoire et civilisation du livre*. Genève, Droz, n. 8, 2012, p. 209-225.

COOPER-RICHET, Diana ; MOLLIER, Jean-Yves. Le roman populaire du XIX^e siècle : à l'origine des rituels de participation et d'identification. In : LE GUERN, Philippe (dir.). *Les cultes médiatiques. Culture fan et œuvres cultes*. Rennes : PUR, 2002, p. 53-65.

CORDILLOT, Michel. *Révolutionnaires du Nouveau monde. Une brève histoire du mouvement socialiste francophone aux États-Unis (1885-1922)*. Montréal : Lux, 2010.

CROUSAZ, Karine. *Erasme et le pouvoir de l'imprimerie*. Lausanne : Antipodes, 2005.

DAINVILLE, François de. *L'éducation des jésuites (XVI^e-XVIII^e siècles)*. Paris : Minit, 1978.

- DARD, Olivier. *Charles Maurras, le Maître et l'action*. Paris : A. Colin, 2013.
- DARNTON, Robert. *The Business of Enlightenment. A Publishing History of the Encyclopédie - 1775-1800*. Cambridge (Mass.): Belknap Press and Harvard University Press, 1979.
- DARNTON, Robert. *Bohème littéraire et Révolution. Le monde des livres au XVIII^e siècle* [trad. fr.]. Paris : Gallimard/Le seuil, 1983. (Hautes Études)
- DARNTON, Robert. *Edition et sédition. L'univers de la littérature clandestine au XVIII^e siècle* [trad. fr.]. Paris : Gallimard, 1991.
- DARNTON, Robert. *De la censure. Essai d'histoire comparée* [trad. fr.]. Paris : Gallimard, 2014.
- ENGELSING, Rolf. *Der Bürger als Leser. Lesergeschichte in Deutschland – 1500 - 1800*. Stuttgart: Metzler, 1974.
- FARGE, Arlette. *Dire et mal dire, l'opinion publique au XVII^e siècle*. Paris : Seuil, 1992.
- FAYE, Emmanuel. *Heidegger, le sol, la communauté, la race*. Paris : Beauchesne, 2014.
- FEBVRE, Lucien. *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle : la religion de Rabelais*. Paris : Albin Michel, 1942.
- FUMAROLI, Marc. *La République des Lettres*. Paris : Gallimard, 2015. (Bibliothèque des Histoires)
- FURET, François ; HALÉVI, Ran (dir.) *Les orateurs de la Révolution française*. T. 1 : *Les Constituants*. Paris : Gallimard, 1989. (Bibliothèque de la Pléiade)
- FURTADO, Júnia Ferreira. *O manto de Penélope: história, mito e memória da Inconfidência Mineira - 1788-1789*. São Paulo: Companhia das Letras, 2002.
- FURTADO, Júnia Ferreira. Sédition, hérésie et rébellion sous les Tropiques : la bibliothèque du naturaliste José Viera Couto. In: MOLLIER, Jean-Yves ; DUTRA, Eliana de Freitas (dir.). *L'imprimé dans la construction de la vie politique. Brésil, Europe, Amériques, XVIII^e-XX^e siècle*. Rennes : PUR, 2016, p. 43-57.
- GALLO, Ivone. Une expérience de communauté fouriériste au Brésil : le phalanstère de Sai (1841-1843). In : VIDAL, Laurent; LUCA, Tânia de (dir.). *Les Français au Brésil. XIX^e-XX^e siècles*. Paris : Les Indes savantes, 2011, p. 165-180.
- GAUDIN, François. *La lexicographie militante. Dictionnaires du XVIII^e au XX^e siècle*. Paris : Honoré Champion, 2013.
- GAUDIN, François. *Maurice Lachâtre, éditeur socialiste (1814-1900)*. Limoges : Lambert-Lucas, 2014.

- HESSE, Carla. Les Rousseau de la Révolution française. In : MOLLIER, Jean-Yves; DUTRA, Eliana de Freitas (dir.). *L'imprimé dans la construction de la vie politique. Brésil, Europe, Amériques, XVIII^e-XX^e siècle*. Rennes : PUR, 2016, p. 221-229.
- ISER, Wolfgang. *L'Acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique* [trad. fr.]. Paris : Mardaga, 1995.
- JAUSS, Hans Robert. *Pour une esthétique de la réception* [trad. fr.]. Paris : Gallimard, 1978. (Tel)
- JEY, Martine. *La littérature au lycée : invention d'une discipline (1880-1925)*. Metz : Publications de la faculté des Lettres, 1998.
- KALIFA, Dominique; RÉGNIER, Philippe ; THÉRENTY, Marie-Ève ; VAILLANT, Alain (dir.). *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*. Paris : Nouveau monde, 2011.
- KANT, Emmanuel. *Qu'est-ce que les Lumières ?* [trad. fr. Jean-Michel Muglioni]. Paris : Hatier, 1999. (Les Classiques Hatier de la philosophie)
- KNOPPER, Françoise ; MONDOT, Jean. *L'Allemagne face au modèle français de 1789 à 1815*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 2008.
- LE GOFF, Jacques. *Les intellectuels au Moyen Âge*. Paris : Seuil, 1957.
- LILTI, Antoine. *Figures publiques. L'invention de la célébrité - 1750-1850*. Paris : Fayard, 2014.
- LOWRY, Martin. *The World of Aldus Manutius. Business and Scholarship in Renaissance Venice*. London-New York: Basil Blackwell, 1979.
- MASSEAU, Didier. *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIII^e siècle*. Paris : PUF, 1994.
- MAYEUR, Jean-Marie. *Catholicisme social et démocratie chrétienne. Principes romains, expériences françaises*. Paris: Cerf, 1985.
- MOLLIER, Jean-Yves. *Michel et Calmann Lévy ou la naissance de l'édition moderne (1836-1891)*. Paris: Calmann-Lévy, 1984.
- MOLLIER, Jean-Yves. La bataille de l'imprimé. In : CAHM, Eric ; CITTI, Pierre. *Les représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, n° spécial de *Littérature et nation*. Tours : Publications de l'université François Rabelais, 1997, p. 15-28.
- MOLLIER, Jean-Yves. *Louis Hachette (1800-1864). Le fondateur d'un empire*. Paris : Fayard, 1999a.
- MOLLIER, Jean-Yves. Les contre-Zola. *Intolérance et indignation. L'affaire Dreyfus*. Paris : Editions Fischbacher, 1999b, p. 95-108.
- MOLLIER, Jean-Yves. *Le camelot et la rue. Politique et démocratie au tournant des XIX^e et XX^e siècles*. Paris : Fayard, 2004.

MOLLIER, Jean-Yves(dir.). Littérature et censure au XIX^e siècle. *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*. Rome : MEFRIM, n° 121-2, 2009, p. 304-483.

MOLLIER, Jean-Yves. *La mise au pas des écrivains. L'impossible pari de l'abbé Bethléem au XX^e siècle*. Paris : Fayard, 2014.

MOLLIER, Jean-Yves. *Une autre histoire de l'édition française*. Paris : La Fabrique éditions, 2015a.

MOLLIER, Jean-Yves. 1914-1918: la mobilisation des intellectuels au service de la guerre. *French History and Civilization*. Melbourne, v. 6, 2015b, p. 240-252. Disponível: <https://h-france.net/rude/wp-content/uploads/2017/08/MollierVol6.pdf>. Acesso em 7/3/2019.

MOLLIER, Jean-Yves. Europe des intellectuels contre Europe de la Sainte Alliance. In : CHARLE, Christophe (dir.). *La vie intellectuelle en France, T. I : Des lendemains de la Révolution à 1914*. Paris : Seuil, 2016a, p. 287-307.

MOLLIER, Jean-Yves. Os Usos dos impressos na América Latina e na Europa: circulações e transferências culturais. In: SCHAPOCHNIK, Nelson; VENÂNCIO, Gisele Martins (orgs.). *Escrita, Edição e Leitura na América Latina*. Niterói: PPGHistória-UFF, 2016b, p. 307-320. Disponível: <http://www.historia.uff.br/sharp/ebook>. Acesso em 7/3/2019.

MOLLIER, Jean-Yves. Le rôle du livre et de l'imprimé dans la construction de l'espace culturel français en Amérique du Sud. In HEYMANN, Catherine ; LLOSA, Alvar de la ; JAMET-ARIAS, Nathalie. *Universités, académies littéraires et bibliothèques dans les mondes ibérique, ibéro-américain et méditerranéen du XVIII^e siècle à nos jours. Hommage à Thomas Gomez*. Nanterre : Publications du CRIIA, n° spécial, 2016c, p. 35-49.

MOLLIER, Jean-Yves. Uma livraria internacional no século XIX, a Livraria Garnier Frères. In: GRANJA, Lucia; LUCA, Tânia de (orgs.). *Suportes e mediadores: a circulação transatlântica dos impressos (1789-1914)*. Campinas: Editora da UNICAMP, 2018, p. 33-53.

MORETTI, Franco. *Atlante del romanzo europeo (1800-1900)*. Turin: Einaudi, 1997.

MOTTA, Rodrigo Patto Sá. Le diable dans les bibliothèques communistes : répression et censure dans le Brésil des années 1930. In : MOLLIER, Jean-Yves ; DUTRA, Eliana de Freitas (dir.). *L'imprimé dans la construction de la vie politique. Brésil, Europe, Amériques, XVIII^e-XX^e siècle*. Rennes : PUR, 2016, p. 103-118.

NOVALES, Alberto Gil. Vicente Perez Salva. In: *Dictionario biografico del Trineio Liberal*. Madrid: El Museo Universal, 1991.

ORIOU, Philippe. *Histoire de l'affaire Dreyfus*. Paris : Les Belles Lettres, 2014, 2 vol.

ORY, Pascal ; SIRINELLI, Jean-François. *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours*. Paris : A. Colin, 1986. (U)

PHILIBERT, Anne. *Lacordaire et Lamennais*. Paris : Cerf, 2009.

PINA, Javier Rodriguez. La diffusion du conservatisme français au Mexique dans la première moitié du XIX^e siècle (Burke, Bonald, Chateaubriand, Lamennais et de Maistre). In : THÉRENTY, Marie-Ève ; VAILLANT, Alain. *Presse, nations et mondialisation au XIX^e siècle*. Paris : Nouveau monde, 2010, p. 387-402.

PONCIONI, Claudia. *Pontes e Ideias, Louis-Léger Vauthier, um engenheiro fourierista no Brasil*. Recife: Companhia Editora de Pernambuco, 2010.

PRESTON, Paul. *The Spanish Holocaust. Inquisition and extermination in Twentieth Century Spain*. New York: W.W. Norton and Company, 2013.

RAVEN, James. Le commerce de librairie en gros à Londres au XVIII^e siècle. In : BARBIER, Frédéric ; JURATIC, Sabine ; VARRY, Dominique (dir.). *L'Europe et le livre. Réseaux et pratiques du négoce de librairie. XVI^e-XIX^e siècles*. Paris : Klincksieck, 1996, p. 157-172.

RAVEN, James. British Publishing and Bookselling: Constraints and Developments. In : MICHON, Jacques ; MOLLIER, Jean-Yves (dir.). *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e siècle à l'an 2000*. Québec-Paris : Les Presses de l'Université Laval-L'Harmattan, 2001, p. 31-45.

RICHARD, Nathalie. *Hippolyte Taine. Histoire, psychologie, littérature*. Paris : Classiques Garnier, 2013.

ROCHE, Daniel. *Le siècle des Lumières en province : académies et académiciens provinciaux. 1689-1789*. Paris-La Haye : Mouton, 1978, 2 vol.

ROCHE, Daniel. *Les Républicains des Lettres : gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*. Paris : Fayard, 1988.

RUSHDIE, Salman. *Two Years Eight Months and Twenty-Eight Nights*. New York: Random House, 2015.

SCHAPOCHNIK, Nelson. Sobre e leitura e a presença de romances nas bibliotecas e gabinetes de leituras brasileiros: 1811-1900. In: ABREU, Márcia (org.). *Trajetórias do romance: circulação, leitura e escrita nos séculos XVIII e XIX*. Campinas: Mercado de Letras, 2008, p. 155-170.

SERRY, Hervé. *Naissance de l'intellectuel catholique*. Paris : La Découverte, 2014.

STERNHELL, Zeev. *Maurice Barrès et le nationalisme français*. Bruxelles: Complexe, 1985.

STERNHELL, Zeev. *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France* [nouvelle édition augmentée d'une longue préface de plus de 150 pages]. Paris : Gallimard, 2012. (Folio Histoire)

TORRE, Laura Suárez de la. Se référer à « l'autre » en des temps difficiles. In : THÉRENTY, Marie-Ève ; VAILLANT, Alain. *Presse, nations et mondialisation au XIX^e siècle*. Paris : Nouveau monde, 2010, p. 403-413.

TORRE, Laura Suárez de la. Lecteurs-acteurs mexicains, lectures étrangères : influences sur la formation d'une culture nationale. In : MOLLIER, Jean-Yves ; DUTRA, Eliana de Freitas (dir.). *L'imprimé dans la construction de la vie politique. Brésil, Europe, Amériques, XVIII^e-XX^e siècle*. Rennes : PUR, 2016, p. 169-179.

TUCOO-CHALA, Suzanne. *Charles-Joseph Panckoucke (1736-1798) et la Librairie française*. Pau-Paris : Marrimpouey Jeune-Jean Touzot, 1975.

VASCONCELOS, Sandra Guardini Teixeira. A rota dos romances para o Rio de Janeiro no século XIX. *Revista Brasileira de Literatura Comparada*, v. 8, n. 9, 2006, p. 49-64. Disponível: <http://revista.abralic.org.br/index.php/revista/article/view/128>. Acesso em 7/3/2019.

VERDO, Geneviève. Napoléon et l'Espagne, une histoire atlantique. In : BOUCHERON, Patrick. *Histoire mondiale de la France*. Paris : Seuil, 2017, p. 444-448.

VIDAL, Laurent. *Ils ont rêvé d'un autre monde*. Paris : Flammarion, 2014.

VOLTAIRE. *Candide ou L'Optimisme* [Préf. Francisque Sarcey ; illustr. Adrien Moreau]. Paris : Librairie artistique G. Boudet, 1893 [1759].

WALTER, Eric. Sur l'intelligentsia des Lumières. *Dix-huitième siècle*, n°5, 1973, p. 173-201.

WEBER, Eugen. *L'Action Française* [trad. fr.]. Paris : Fayard, 1985.

WITTMANN, Reinhardt. Une révolution de la lecture à la fin du XVIII^e siècle ? In: CAVALLO, Guglielmo ; CHARTIER, Roger (dir.). *Histoire de la lecture dans le monde occidental* Paris : Seuil, 1995, p. 331-364.

Recebido em 15/01/2019.

Aceito em 11/03/2019.